



LE MENTEUR

COMÉDIE DE **PIERRE CORNEILLE**

ADAPTATION **GUILLAUME CAYET, JULIA VIDIT** | MISE EN SCÈNE **JULIA VIDIT**

AVEC **JORIS AVODO** | **AUORE DÉON** | **NATHALIE KOUSNETZOFF** | **ADIL LABOUDI**
BARTHÉLÉMY MERIDJEN | **LISA PAJON** | **KARINE PÉDURAND** | **JACQUES PIEILLER**

REVUE DE PRESSE

Contact presse : Pascal Zelcer – tél. 06 60 41 24 55 – pascalzelcer@gmail.com



Un «Menteur» qui ne manque pas d'air

Julia Vidity, avec la complicité de Guillaume Cayet, adapte « *Le Menteur* », une comédie de Corneille, et, entourée d'acteurs faisant troupe, elle met vivement en scène cette pièce rarement jouée. On s'emmerde. Non, je mens, on s'amuse.

Le mensonge est une gymnastique très partagée. Des fake news de base au sommet de l'Etat (humanité du discours sur les émigrés, répressions policières sur le terrain), des prêches de curés (dénoncés comme pédophiles) aux sermons de Tariq Ramadan (mis en examen pour viol), des plagiaires aux faussaires, la liste est longue. Qui n'a pas pratiqué le faux pour savoir le vrai ? Qui n'a pas menti pour la bonne cause ou son confort personnel ? Qui n'a pas trompé son monde par calcul, par peur, par faiblesse, par inadvertance ou par accident ?

Une juste adaptation

Il y a longtemps, Corneille a écrit sur ce sujet *Le Menteur*, une comédie... criante de vérité. Ce n'est pas mentir que de dire qu'elle est rarement jouée (dernière occurrence à la Comédie Française en 1986 par Alain Françon) et qu'elle semble à la lecture un peu emberlificotée.

Est-ce le mensonge qui effraie ? Rien de plus mensonger. Sous le titre *Cher menteur*, la correspondance entre George Bernard Shaw et l'actrice Béatrice Stella Campbell, adaptée en français par Jean Cocteau, avait fait un tabac lors de sa création par Pierre Brasseur et Maria Casarès. Depuis, cette pièce a été souvent reprise.

Il faut donc se réjouir de voir une jeune compagnie (conventionnée) nommée Java vérité (si si, je ne baratine pas), celle de Julia Vidity, entrer de plain pied dans *Le Menteur* de Corneille et signer un spectacle dont la qualité de bout en bout ne se dément pas, promis, juré.

Avant de se mettre au travail avec les acteurs, Julia Vidity a demandé à son ami Guillaume Cayet, un auteur qu'elle connaît bien pour avoir monté deux de ses pièces, de signer avec elle l'adaptation. Leur travail a pour vertu de couper quelques répliques, d'en réécrire quelques-unes devenues obscures, de supprimer un ou deux personnages subalternes, de biffer un personnage de servante pour fourguer ses répliques à l'un des personnages, renforçant ainsi le jeu du vrai et du faux à l'œuvre dans la pièce. Et puis de pimenter le tout de quelques ajouts féministes comme on met du poivre dans une soupe pour en affirmer le goût.

Des affabulations en série

Le menteur, c'est Dorante (Barthélémy Méridjen, très alerte). Il ment tout le temps. Il adore ça. Il le fait par intérêt autant que par plaisir et quand il est parti dans un mensonge, c'est une vanne ouverte qu'il a bien du mal à refermer. « La scène est à Paris », nous dit Corneille. Au début de la pièce, arrivé la veille de Poitiers, Dorante retrouve son valet Cliton, plus au fait des us et coutumes de la capitale. Dorante est un jeune homme pressé et prêt à tout pour arriver, non au sommet de l'Etat, mais au mariage, après avoir rencontré l'amour. Lequel est à la merci de la première venue. Elle sont deux. Clarice (Karine Pédurand), celle qui cause, et Lucrèce (Aurore Déon), celle qui ne cause pas mais n'en pense pas moins.

Et c'est parti pour la première d'une série d'affabulations. Dorante dit qu'il revient des guerres d'Allemagne où il a passé plusieurs an-



nées. Il pourrait en rester là, mais l'affabulation est exponentielle : le voici sur le champ de bataille trucidant à tour de bras. Un mensonge en entraînant un autre, le voici maintenant parlant de fêtes somptueuses organisées la veille par ses soins, allant jusqu'à préciser le nombre de plats servis. Il charme, il embobine et comme il est beau parleur et bien foutu de sa personne, il se croit irrésistible. A ses côtés son serviteur, comme nous, apprécie le spectacle qu'il sait imaginaire (« votre ordinaire est-il de rêver en parlant ? » lui lance-t-il). Les femmes auxquelles ces baratins s'adressent sont plus ou moins méfiantes.

Corneille s'amuse à pousser le bouchon : Isabelle (Nathalie Kousnetzoff) propose à Clarice et Lucrèce d'échanger leurs identités. Cayet et Vidity le poussent plus loin encore : Lucrèce « grimée » en sa propre servante apparaîtra lorsque la pièce a besoin d'elle pour se jouer de Dorante. Je ne vous dis pas le micmac.

Cela ira très loin puisque, suite à ce qu'il nomme un combat, Dorante raconte avoir laissé pour mort le jeune Alcippe (Adil Laboudj), fiancé de Clarice que Dorante croit aimer. Mensonge rapidement éventé. Mais, tous les menteurs le savent bien : on finit par croire à ses mensonges. A Cliton qui doute des faits puisqu'il vient de croiser Alcippe, et lui en fait part, Dorante réplique : « Quoi ? Mon combat te semble imaginaire ? » S'enfonçant dans son mensonge (on s'y enfonce toujours), Dorante en invente alors un autre, encore plus gros : une « poudre de sympathie » miraculeuse aurait ramené illico presto Alcippe à la vie.

Une robe trop serrée

L'autre versant de la pièce, ce sont les rapports entre Dorante et son père Géronte (impressionnant Jacques Pieiller). Ce dernier veut le bonheur de son fils, il est prêt à beaucoup d'accommodements, mais l'honneur reste sa valeur suprême, comme dans les tragédies de Corneille. Alors quand il découvre que son fils ment tant et plus et ment en particulier à lui, son père, c'en est trop. J'ai honte, dit en substance Géronte. Mais il le dit en langue de tragédie : « Ô vieillesse facile ! Ô jeunesse impudente ! Ô de mes cheveux gris honte trop évidente ! Est-il dessous le Ciel père plus malheureux ? » Alors c'est comme tout naturellement que des alexandrins de *Don Diègue*, le père du *Cid*, fleurissent aux lèvres du père bafoué : « Ô rage ! Ô désespoir ! Ô vieillesse ennemie... »

La mise en scène est pleine de ces petits bonheurs comme ceux que procure la scénographie (Thibaut Fack) faite de grands pans de miroirs pouvant se déployer ou se rassembler rapidement. Tout va vite, et les acteurs s'épaulent. Dans l'excellente distribution, distinguons la prestation très inventive de Lisa Pajon dans le rôle de Cliton. Une femme dans un rôle d'homme.

Autres clins d'œil au féminisme, quelques ajouts glissés à la fin du quatrième acte : « Je ne veux être ni la fille d'un père, ni la composition florale d'un mari. Nous sommes les arguments d'un drame masculin depuis trop longtemps. Je veux être moi-même, pour moi-même, en moi-même, avec quelqu'un. Et je ne m'offrirai pas dans cette robe trop serrée », dit Clarice n'en pouvant plus du corset des vers. A quoi sa copine (et rivale) Lucrèce répond : « *Tu transgresses ? Dis donc ! Il faut parler en vers.* » Vidity et Cayet remettent le couvert dans un court épilogue à la pièce qui parle de notre aujourd'hui : « Nous sommes dans une époque où tout le monde joue, où tout le monde se met en scène... » C'est pas le menteur Macron qui dira le contraire.

Jean-Pierre Thibaudat

Un théâtre du mensonge et de la vérité

Marina Da Silva

Lundi, 29 Janvier, 2018

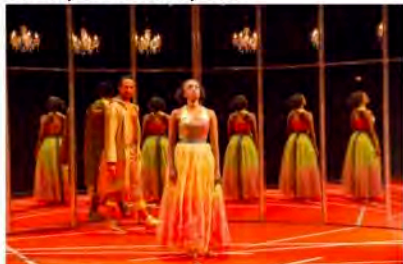


Photo : Anne Gayan

Julia Vidit met en scène *Le menteur* de Pierre Corneille, une comédie savoureuse sur le mensonge et le libertinage, qu'elle éclaire avec des interrogations et des partis pris contemporains réjouissants. En 2007, Julia Vidit interprétait Elvire dans *Le Cid* mis en scène par Alain Ollivier, une expérience qui l'a indéfectiblement liée à la puissance de l'alexandrin et à l'univers baroque de Corneille. La même année, elle découvrait *Le menteur*, une comédie écrite par le dramaturge en 1643 qui lui apparaît « incroyablement moderne et visionnaire » et qu'elle monte aujourd'hui avec une magnifique distribution d'acteurs qui soulignent au mieux ses intentions.

Dorante, interprété avec fougue et vitalité par Barthélémy Meridjen, a quitté Poitiers où il s'ennuyait pour revenir à Paris, en compagnie de son valet Cliton, joué par... Lisa Pajon, qui désespère du comportement amoral de son maître. Ebloui par « ce pays du beau monde et des galanteries », Dorante est prêt à toutes les impostures pour y faire sa place. Amoureux des aventures amoureuses, il veut séduire Clarice (Karine Pédurand) dont il se prend d'une passion soudaine mais elle saura le prendre au piège en demandant à sa cousine Lucrèce (Aurore Déon) de se faire passer pour elle. Géronte, le père de Dorante, magistralement campé par Jacques Pieiller, incarne l'éthique et se refuse à couvrir les agissements sans scrupules de ce fils dont la devise est de mentir en toutes circonstances. Lorsqu'il le foudroie de son courroux en parodiant les vers de Don Diègue dans *Le Cid*, il est au sommet de son art et nous emporte dans sa fureur.

Julia Vidit a délibérément travaillé avec des comédiens qu'elle aimait en semant le trouble dans les rôles, les genres et les couleurs de peau pour ancrer son *Menteur* dans notre monde et pulvériser les faux-semblants et la quête du pouvoir.

On aime ces parti-pris et ces choix qui éclairent les enjeux de la pièce aujourd'hui. La place des femmes y est renforcée. Clarice refuse de se soumettre à un mariage forcé et veut épouser un homme qu'elle aime. Lucrèce, joue sa propre suivante pour démasquer Dorante, transgressant elle aussi la docilité que lui assignent les codes sociaux, retournant le mensonge et le travestissement contre le menteur. Le texte dont les alexandrins donnent de la complexité mais aussi de la beauté à la langue est régulièrement bousculé par des répliques en prose et nous semble familier.

On aime aussi la scénographie épurée et chatoyante, organisée autour d'un échafaudage de miroirs mobiles, sorte d'immense paravent qui peut être orienté dans tous les sens, se refermer comme une cellule, s'ouvrir comme un labyrinthe, et dans lequel les comédiens comme le public viennent se refléter ou s'observer.

Cette structure audacieuse et inventive, fabriquée à la Manufacture de Nancy, où a eu lieu la création, sert véritablement d'écrin à la dramaturgie. De temps à autre, on entend depuis les coulisses un bruit de verre brisé comme l'écho d'un affrontement entre un couple qui se déchirerait. Ce jeu avec les bruits entre en résonance ou en rupture avec la musique de Bernard Valléry et Martin Poncet qui explore aussi bien des couleurs symphoniques que des tempos pop ou rock.

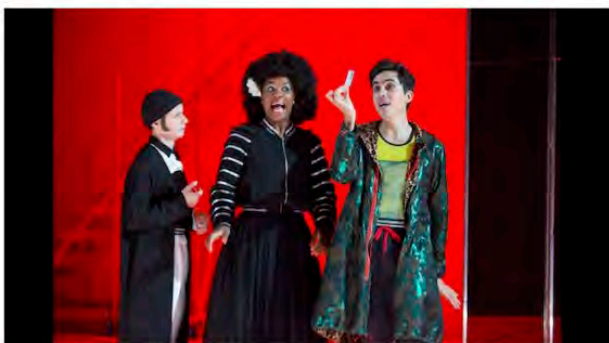
Les costumes signés Valérie Ranchoux, participent de ces mondes en affrontements et mutations. Les deux valets sont habillés en noir et blanc tandis que Clarice et Lucrèce portent des robes de princesse aux couleurs acidulées mais sous lesquelles elles sont en vêtements de sport qui leur gardent toute leur souplesse et liberté de mouvement. En contrepoint d'un Dorante époustoufflant de rythme, elles sont merveilleuses d'un bout à l'autre de leur jeu sincère et vrai. Par son choix d'acteurs métissés, son parti pris féministe, son inventivité et sa fraîcheur, la pièce est à l'image de son public, et vient bousculer les représentations des plateaux trop souvent exclusivement blancs.

Critiques / Théâtre

Le menteur de Corneille

par Gilles Costaz

Fête baroque



Le menteur, c'est la pièce d'un Corneille en grande forme. Un Corneille qui s'amuse, facétieux comme un jeune homme, irrespectueux comme un amant qui goûte le plaisir et envoie paître la société. Le héros de la pièce, Dorante, se vante des largesses, qu'il n'a jamais prodiguées, et, pendant qu'il y est, invente une promesse de mariage qu'il n'a pas davantage signée. En face de ses mensonges, c'est la réalité qui lui ment à son tour : il est amoureux d'une jeune femme qu'il prend pour une autre. Tout cela s'arrange, mais après mille complications, confits et invectives.

Julia Vidity ne monte pas la pièce exactement comme elle l'est. On lui en voudrait si elle ne le faisait pas avec une belle intelligence moderne. Escortée de l'auteur Guillaume Cayet, elle ajoute quelques événements, quelques alexandrins et fait de cette pièce des malentendus un jeu des apparences et des surprises, une comédie sociale où chacun se trompe sur les autres et sur lui-même. Le décor de Thibault Fack participe beaucoup à l'action : c'est un jeu de miroirs qui change de forme à volonté et qui est autant un lieu de passage que de dissimulation.

Dans cette version, les femmes ont un rôle encore plus actif que chez Corneille et les acteurs de couleur aussi, puisque les deux héroïnes sont noires : Karine Pédurand et Aurore Déon jouent avec brio leur jeu de dupe et de double. Lisa Pajon, en interprétant un domestique de sexe masculin, injecte avec un magnifique tonus le trouble de l'ambiguïté sexuelle. Barthélémy Meridjen incarne le rôle central de Dorante avec une fougue savamment désordonnée. Dans le rôle du rival, Adil Laboudi a la juste fureur. En vieillard berné, Jacques Pieiller est d'une présence riche et touchante. Le baroque et son tohu-bohu, ici, nous perturbent et nous embarquent dans un plaisir constant.

Le menteur de Pierre Corneille, adaptation de Julia Vidity et Guillaume Cayet, mise en scène de Julia Vidity. Dramaturgie et écriture Guillaume Cayet scénographie Thibault Fack lumière Nathalie Perrier son Bernard Valléry et Martin Poncet costumes Valérie Ranchoux maquillage, perruques Catherine Saint-Sever, avec Joris Avodo, Aurore Déon, Nathalie Kousnetzoff, Adil Laboudi, Barthélémy Meridjen, Lisa Pajon, Karine Pédurand, Jacques Pieiller.

Théâtre de la Tempête, Cartoucherie de Vincennes, tél. : 01 43 28 36 36, jusqu'au 18 février. (Durée : 1 h 50).

Photo Anne Gayan.

Julia Vidit propose une représentation aux atours contemporains d'une comédie de Corneille.

Ce n'est pas la plus connue, ni la plus représentée, des pièces de Corneille, alors qu'elle a rencontré un beau succès à sa création. *Le menteur*, comédie baroque en vers, a pour personnage principal un jeune étudiant qui débarque de Poitiers à Paris et compte bien conquérir la capitale et ses femmes. Ce Dorante, plus tchatcheur, comme on dit aujourd'hui, qu'hypocrite, va cependant s'enfermer dans une intrigue sentimentale où ses mensonges se retournent contre lui et son amour, qu'on peut supposer sincère, pour une jeune femme nommée Clarice. S'y croisent des thématiques qui vont fleurir après Corneille, avec Molière et Marivaux notamment : les amours contraintes des jeunes filles, le pouvoir que confèrent l'argent ou la position sociale, et, bien entendu, la tentation du mensonge. On y retrouve également quelques figures théâtrales typiques, dont celle, toujours comique, du Matamore, et même un passage parodié du *Cid*.

Mêler les époques et les univers

Julia Vidit, metteuse en scène qui a fait ses classes de comédienne au Conservatoire, connaît ses classiques et sait combien ils peuvent encore nous parler. Pour rendre *Le menteur* encore plus éloquent aux oreilles d'aujourd'hui, elle en a légèrement retouché le texte – mais toujours respecté le vers – avec Guillaume Cayet. Surtout, elle a choisi une distribution et une mise en jeu qui rompent avec le côté policé bien blanc du théâtre hexagonal. De plus, ici, les hommes portent des baskets et des peignoirs de boxeurs qui vont au ring et les filles des robes à frou-frou fluo tout droit sorties des années 80. La scène est occupée par un large panneau modulable composé de douze miroirs qui évolue tout au long de la pièce, servant tantôt de palissade, de ceinture ou, bien sûr, à faire miroiter les rêves. L'entreprise d'actualisation en mode urbain menée par Julia Vidit est assez osée et trouve une forme métaphorique dans la musique baroque teintée d'électro qui ouvre le spectacle. Il s'agit ici de mêler les époques et les univers et de donner à réfléchir sur l'usage du mensonge dans une société contemporaine qui ne jure que par l'image. C'est d'ailleurs sans doute dans cette dimension que le spectacle fonctionne le mieux. Car l'intrigue et ses rebondissements laissent plutôt indifférent, et la langue de Corneille concourt à entretenir une certaine distance. Dans sa partie finale, quand les choix de mise en scène prennent du sens, que le propos – sur les femmes notamment – sonne et résonne, l'audace de Julia Vidit saute aux yeux et prend tout son éclat.

Eric Demey





Deux comédiennes d'origine antillaise jouent à Paris dans une pièce de Corneille, *Le menteur*

Aurore Déon et Karine Péduran jouent jusqu'au 18 février au théâtre de la Tempête à Paris.



Sur scène, par leur jeu et leur présence, les deux comédiennes nous transportent dans l'univers de Corneille. La mise en scène très originale, le texte de Corneille ainsi que les costumes contemporains apportent une note actuelle qui ravie le public au théâtre de la Tempête à Paris.

Dans cette pièce, Dorante (*Le menteur*) se retrouve mêlé par ses mensonges à un imbroglio sentimental entre Lucrece (Aurore Déon), et Clarisse (Karine Péduran). Par jeu, la pétillante Lucrece se fait passer pour sa cousine Clarisse... Dans cette comédie baroque, le monde n'est qu'un jeu et un théâtre. Corneille pose cette question toujours actuelle :

Toute position de pouvoir ne s'établit-elle pas sur le mensonge et la fiction ?

La question de la vérité, passionnante et intemporelle

«Les classiques nous posent toujours le défi de leur résonance et de leur nécessité à les jouer aujourd'hui, autant sur la forme que le fond», affirme Aurore Déon.

Avec le texte de Corneille et la direction de Julia Vidit, j'ai surtout découvert un alexandrin actif, dense, épique qui ne laisse pas le comédien en paix et demande à être en bonne intelligence avec lui. Mais surtout, la question de la vérité et du mensonge est passionnante et intemporelle : comment chacun s'arrange avec ça ?

Et Aurore Déon d'ajouter, «Julia Vidit a voulu mettre en scène une jeunesse dorée, un cercle fermé et codifié que Dorante veut intégrer. Karine et moi avons une longue préparation maquillage/coiffure/habillage pour rendre compte de cette sophistication et de ce jeu d'apparence. Nous nous amusons donc beaucoup, toutes les deux et tout au long de la pièce, à tout déconstruire et faire valser ses codes : moi dans le fait de me grimer, elle dans sa quête de vérité absolue.»

La place des femmes au cœur des débats

Karine Péduran et Barthélémy Meridjen

«*Le menteur* est ma première pièce en alexandrins», indique Karine Péduran qui joue le rôle de Clarisse. «J'avais déjà abordé des pièces classiques, mais je n'avais pas encore eu l'occasion de dire des vers devant un public. En plus d'une forme de frayeur, cette expérience est surtout, bien évidemment très excitante !! J'aime dire que «l'alexandrin est plus fort que toi»! Mais avec Julia Vidit, nous avons beaucoup travaillé à le faire entendre, sans pour autant complètement disparaître derrière lui. Dans notre proposition, les femmes prennent plus de liberté, avec les codes, avec la langue. Vers une expression plus appuyée de leur soif de liberté, ajoute t-elle.

La question de la place, du rôle, de la façon dont sont traitées les femmes est plus que jamais au cœur des débats de ces derniers mois. Aurore et moi ne nous étions jamais rencontré. Nous nous sommes tout de suite très bien entendues. Cette entente rend le travail donc plus aisé sur les personnages de Lucrece et Clarice. L'écoute, la réflexion, l'échange sur ce qui se vit, se joue au plateau est permanent. Nos personnages, à mon sens, en sortent plus grands. (Karine Péduran)

Denis Rousseau-Kaplan



Le Théâtre de la Tempête nous propose actuellement *Le menteur* de Corneille. Cette pièce aux accents philosophiques et sociologiques, peu jouée du reste, se révèle d'une grande modernité. Surfant sur le thème du mensonge comme instrument de pouvoir, cette comédie que n'aurait pas reniée Machiavel, nous entraîne dans les méandres de l'âme humaine. Le mode opératoire s'apparente davantage à un jeu de miroirs où le mensonge peut se parer de mille atours tous plus séduisants qu'une simple vérité !

En cette fin du XVII^e siècle, Paris concentre tous les désirs de conquête et de réussite de tout provincial. Dorante ne fait pas exception à la règle. S'en ouvrant à Cliton, son valet, il lui traduit toutes les attentes qu'il a de cette nouvelle vie. Rêvant de conquêtes amoureuses, il hisse le mensonge et la fourberie au rang d'art. Au détour d'une promenade avec son fidèle valet, Dorante rencontre la belle Clarisse et sa cousine Lucrèce. Sous le charme, il poursuit la belle de ses assiduités. Mais celles-ci après quelques renseignements sur le personnage ont tôt fait de démasquer ce jeune affabulateur et lui tendent un piège dans lequel il tombera. Les deux cousines intervertiront leurs noms afin de semer la confusion dans l'esprit de Dorante. Ce dernier devra compter sur un retournement inespéré voire désespéré afin de ne pas sombrer totalement dans ce piège machiavélique.

La modernité de cette comédie tient au fait que l'amour en tant que tel qui gouverne bien des pièces classiques n'est ici qu'accessoire. Il est question de pouvoir. Mentir pour asseoir son pouvoir par la manipulation afin d'arriver à ses fins. Par-delà une certaine réflexion philosophique, cette pièce épouse un aspect sociologique essentiel, à savoir la crédibilité du mensonge. « Toutes les vérités ne sont pas toujours bonnes à entendre » dit-on. Cet aphorisme traduit bien ce sentiment qu'un mensonge est davantage entendu qu'une vérité toute crue. Cette analyse de Corneille, en cette fin de XVII^e, est remarquable.

Julia Vidit a consacré une belle mise en scène en l'enrichissant d'une scénographie astucieuse composée de panneaux amovibles donnant un cachet significatif aux scènes. Elle s'est fortement imprégnée de la modernité de ce texte pour en créer un prolongement concordant. Jeux de pouvoirs et jeux de miroirs, Julie Vidit et Guillaume Cayet se sont donnés les moyens de créer un spectacle alerte, dense et drôle.

Les comédiens sont tous excellents.

Ce spectacle constitue une belle réussite.

Laurent Schteiner

« *On ne se lasse pas du menteur ; la noble simplicité de cette pièce ne vieillit pas... Rien n'attache plus que le plaisir de voir mentir Dorante* » écrivait déjà Stendhal. Et la mise en scène de Julia Vidit donne un sacré tonus à cette œuvre, faisant partie des comédies du grand Corneille. Voici donc Dorante, un jeune Poitevin nouvellement arrivé à Paris : il comprend rapidement que, pour faire son trou, il doit enjoliver la réalité. Ce qu'il fait avec maestria. Pour corser la chose, Corneille imagine que, quand il rencontre deux sœurs, celles-ci échangent leurs prénoms. C'est un peu du Marivaux avec un siècle d'avance. De là, s'ensuit une succession de quiproquos, tous plus réjouissants les uns que les autres. L'adaptation de Guillaume Cayet et Julia Vidit a visé à resserrer parfois l'action. Elle a supprimé une suivante, ce qui n'est pas gênant, et tiré le personnage du père de Dorante, Géronte... vers une sorte de don Diègue comique (il faut dire que le Cid n'était pas si éloigné). Brio de la mise en scène, donc, dans un décor habile fait de miroirs, mais qui se renouvelle et tourne sur lui-même. Parfois des miroirs, donc, parfois du verre transparent, pour bien signifier que les personnages sont face à des images d'eux-mêmes ou bien doivent cesser de jouer, pour se confronter, enfin, à la vérité.

Il ressort de tout cela, une impression de fluidité et de malice, bien servie par le jeu des comédiens : Barthélémy Meridjen est un Dorante flambard, toujours en situation risquée, mais qui rebondit de mensonge en mensonge (c'est souvent énorme et très drôle) jusqu'à la fin, où il est pris à son propre piège. Beau travail également des deux demoiselles, Aurore Déon et Karine Pédurant, jouant à duper à la fois Dorante et le spectateur. Alcippe, l'amoureux déçu est campé par un Adil Laboudi efficace. Il faudrait citer aussi l'étrangeté de Nathalie Kousnetzoff qui sublime le rôle à priori effacé de la confidente et surtout l'ambiguïté de Lisa Pajon à qui est dévolu le personnage masculin de Cliton.

Le petit père Corneille n'a jamais été aussi jeune : il s'amuse et nous aussi, tout au long de cette soirée très réussie.

Gérard Noël

Un flamboyant "Menteur" plus vrai que nature

ON A VU au Jeu de Paume la pièce de Corneille mise en scène par Julia Vidit

Costumes bariolés et chorégraphie rappelant la Commedia dell'arte ; musique additionnelle et bruitage appropriés, décor composé principalement de panneaux s'ouvrant sur des glaces permettant aux personnages d'y chercher l'image de leurs petits arrangements avec la vérité ; comédiens exceptionnels jouant en esprit de troupe, (avec le remarquable Barthélémy Meridjen) dans le rôle-titre) *Le menteur* de Pierre Corneille mis en scène par Julia Vidit est une merveille de spectacle vivant. Donnant à entendre distinctement le texte, (articulation exemplaire des acteurs), le travail proposé offre une lecture moderne de la pièce de Corneille, avec un respect des alexandrins auxquels on a rajouté au passage un peu de la tirade "Ô rage, ô désespoir, ô vieillesse ennemie" dite par Don Diègue dans *Le Cid*, et une sorte de réflexion féministe terriblement d'actualité.

Idée formidable que d'avoir fondu deux personnages féminins en un seul pour permettre à Dorante le menteur de se retrouver face à une menteuse qui ne s'en laisse pas compter. Ici, pour reprendre l'esprit du film *La règle du jeu* de Jean Renoir, "tout le monde ment", y compris de simples particuliers ballottés entre déformation du réel et sincérité amoureuse. "Jusqu'au



Donnant à entendre distinctement le texte, le travail proposé offre une lecture moderne de la pièce de Corneille. /PHOTO DR

"Le menteur" est un régal autant sur le fond que dans sa forme bigarrée.

sommes-nous prêts à aller pour avoir ce que l'on désire ? s'interroge la pièce de Corneille qui, se déroulant à Paris, demeure en partie traduite et imitée de l'espagnol. Dernière œuvre comique du dramaturge, elle voit Dorante accepter au final d'épouser Lucrece et son ami Alcippe faire de même en direction de Clarice. Quiproquos, scènes de bagarre, éloge de la vérité par le biais d'un certain "mentir-vrai" romanesque, la pièce qui nous fera découvrir dans une suite écrite par Corneille, un personnage de Dorante encore plus retors qu'on ne l'imaginait, *Le menteur* est un régal autant sur le fond que dans sa forme bigarrée. Par leur adaptation subtile, Julia Vidit, la metteuse en scène et Guillaume Cayet la rendent dépoussiérée d'une imagerie d'Épinal collée aux pièces à costumes et touchent ainsi tous les publics.

Pour preuve, la grande qualité d'écoute des spectateurs du Jeu de paume d'Aix, où l'on pouvait noter la présence de nombreux lycéens, tous fascinés à juste titre par le flamboyant spectacle proposé.

Jean-Rémi BARLAND

THÉÂTRE

L'être et le paraître à La Madeleine

La compagnie Java Vérité fait partie des habitués du théâtre de La Madeleine. Elle a présenté jeudi soir au public troyen, sa toute nouvelle création, « Le menteur », de Pierre Corneille, mise en scène par Julia Vidity.

Cette pièce, modernisée et adaptée par Guillaume Cayet, conte l'histoire d'un jeune provincial, Dorante, qui s'invente une vie pour faire sa place à Paris, dans un monde où les apparences font loi. Ses mensonges perpétuels provoquent d'in vraisemblables qui-proquos qui embarquent son entourage dans une intrigue où chacun va devoir se mettre à nu.

La mise en scène très actuelle de Julia Vidity donne de la fraîcheur et de la couleur à cette comédie classique. Les costumes sont décalés et chatoyants. Comme un clin d'œil aux réseaux sociaux, les acteurs se mirent continuellement dans une façade de miroirs qui s'articule entre chaque scène, la techno côtoie la musique baroque et la distribution est métissée.



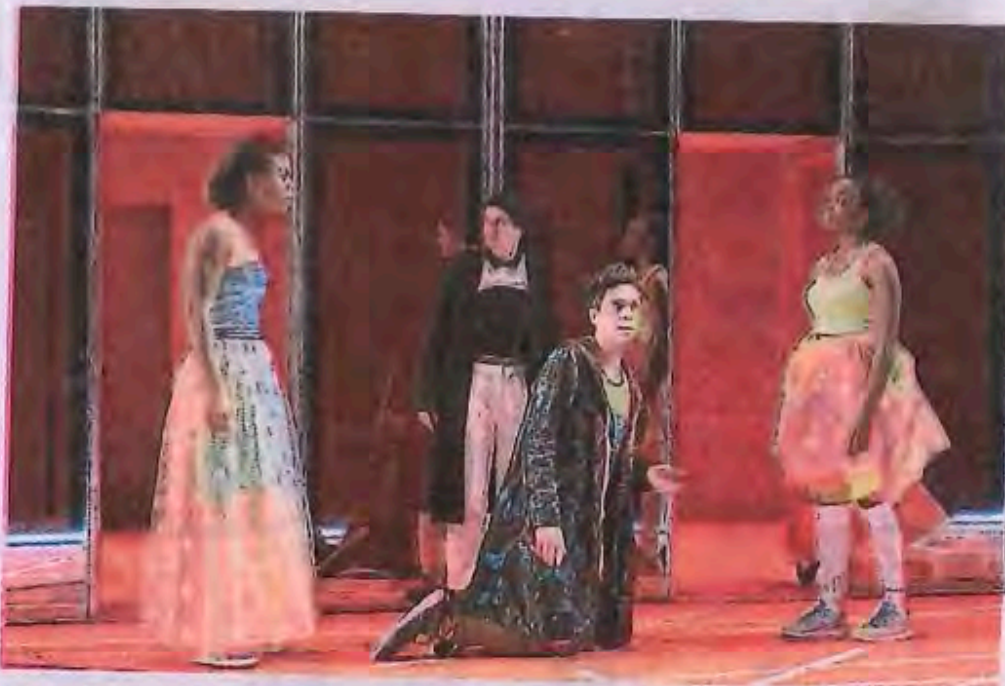
Les personnages se contemplent et se reflètent dans le miroir de Narcisse.

Barthélémy Meridjen incarne un Dorante virevoltant, désinvolte, insolent et rebelle. Il a quelque chose d'un Scapin, plus près du valet que du gentilhomme. Il s'enivre de ses délires mais parvient à se sortir de toutes les situations embarrassantes dans lesquelles il se glisse.

Cette comédie est incroyablement moderne et visionnaire. Julia Vidity a su la revisiter pour la rendre encore plus proche de notre époque et bien plus accessible au jeune public. ■ C.G.

NANCY > *Théâtre*

Le menteur de Pierre Corneille à la Manufacture



Avec la compagnie Java Vérité, dans une mise en scène de Julia Vidit. Photo DR

Il ne faut absolument pas manquer ce Menteur de Pierre Corneille, dans la mise en scène de Julia Vidit et l'interprétation des comédiens de la compagnie Java Vérité. D'abord, parce que c'est un très beau texte en alexandrins qui traite évidemment de la vérité, mais aussi parce que le parti pris de mise en scène, des décors et costumes et des acteurs même est de tisser un lien avec le monde d'aujourd'hui. Un message intemporel sur l'illusion et la duperie. Comme l'explique la metteuse en scène dans ses notes d'intention, elle a opté pour une « distribution métissée à l'image de notre société, et pour en finir avec un théâtre classique, trop souvent exclusivement blanc. » Quant au décor, c'est un immense miroir composé d'éléments montés sur charnières permettant de multiples combinaisons.

Le 6 octobre à 20 h, les 5 et 7 octobre à 19 h et le 8 à 15 h.